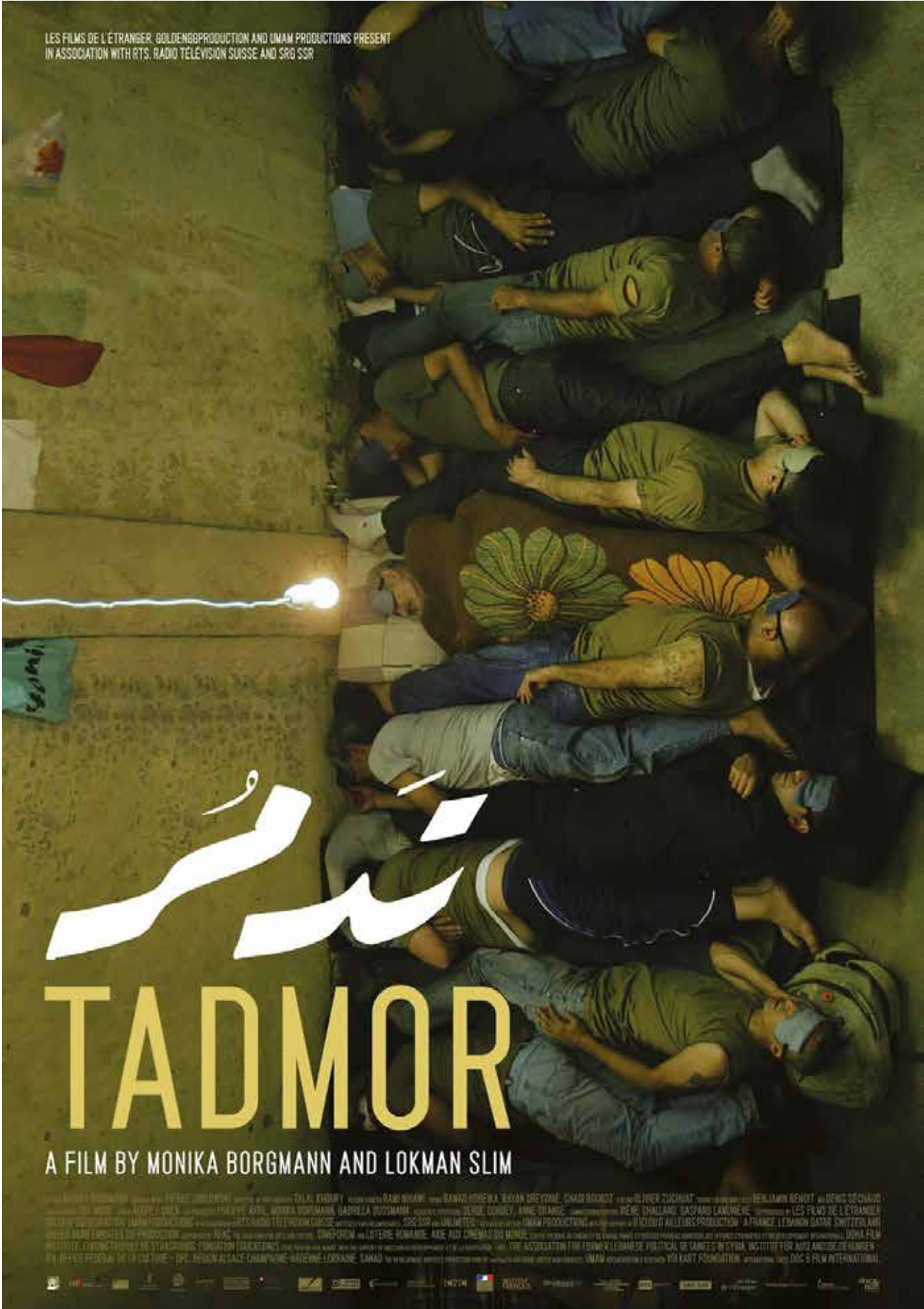




LE CINEMA DOCUMENTAIRE DE A à Z

Prolongements du Dictionnaire du Cinéma Documentaire (éditions Vendémiaire)

T COMME TADMOR



Tadmor de Monika Borgmann et Lokman Slim, 2016.

Est-il possible de filmer la vie dans les prisons ? De montrer comment supporter la privation de liberté et l'enfermement ? Les spectateurs peuvent-ils se mettre à la place des prisonniers, ressentir comme eux cette réalité, totalement étrangère à ceux – le plus grand nombre, heureusement – qui ne l'ont pas connue ? Un certain nombre de films (comme *Etre là* de Régis Sauder ou *César doit mourir* des frères Taviani) ont fait le pari de pouvoir appréhender le monde carcéral et de le donner à voir sans faux-semblants et sans préventions. Néanmoins, la prison reste toujours un monde à questionner. Comment y sont traités ceux qui doivent, malgré tout, rester des êtres humains ? Dans un pays démocratiques, les droits de l'homme ne sont pas abolis entre les murs de la prison. Mais qu'en est-il dans une dictature ? Peut-on seulement imaginer un fragment de l'enfer qu'y connaissent ceux que le système ne considère plus comme des hommes ?

Après S 21, le centre d'extermination mis en place par les Khmers rouges filmé par Rithy Panh, voici Tadmor – nom arabe de Palmyr – la prison réputée, si l'on peut dire, comme étant la plus dure de la Syrie et du régime des Assad. S'il n'est pas possible – à l'évidence – qu'une caméra puisse pénétrer à l'intérieure de ce type de prison, reste-t-il une possibilité de recueillir la parole de ceux qui y ont séjourné et qui en sont revenus. Comment faire le récit de l'horreur, de la torture devenue quotidienne, de la déshumanisation ? Quelles images en proposer ? Est-il seulement possible d'en proposer ?

Tadmor n'est pas un film sur la mémoire. Ceux qui ont y ont été emprisonnés, et qui vont affronter la caméra, ne peuvent rien oublier de ce qu'ils y ont vécu, quelle que soit la durée de leur enfermement. Ils ne veulent pas non plus simplement témoigner de ce qu'il a d'inacceptable. Mais ils ont besoin – pour eux-mêmes, pour leur survie toujours à conquérir, ou à reconquérir – de mettre en parole leur vécu – ce vécu en soit invivable, c'est-à-dire qu'il n'est pas possible de vivre, qu'on ne peut pas imaginer vivre. Le recours à la parole peut bien sûr être compris comme un exorcisme. Il a peut-être plus profondément le sens de l'affirmation de l'humanité et donc de la liberté comme caractéristique fondamentale de l'humanité, de la qualité d'homme. Une parole qui ne se veut pas libératoire – ou libératrice. Parce que ces hommes privés de liberté sont malgré tout resté libres, parce qu'ils sont restés des hommes, malgré la volonté de leurs bourreaux de ne plus les considérer comme des hommes. Revenus de Tadmor, ils peuvent dire la liberté, en mettre en mots, des mots qui la rendent plus précieuse que jamais,

pour tous les hommes, sous tous les régimes, en dehors même de toute référence historique. C'est pourquoi d'ailleurs *Tadmor* n'est pas un film d'histoire. C'est un film de philosophie.

En 2011, d'anciens prisonniers libanais de Tadmor, ont saisi l'occasion du déclenchement de la révolution contre le pouvoir d'Assad pour solliciter deux cinéastes afin de faire entendre cette parole de liberté. Et le film va dans une de ses parties en effet les écouter parler de ce vécu passé mais qui est pour eux toujours un présent. Assis sur une chaise face à la caméra, en chemise blanche, ils racontent dans le détail, sans colère, sans haine dirait-on, posément, presque calmement. Ils décrivent les sévices, les actions des gardiens à leur encontre, les coups, les blessures infligées, physiquement et moralement, les insultes et invectives, tout ce qui simplement conduit la majorité de ces prisonniers à la mort. Parfois ils se lèvent de leur chaise, pour montrer plus précisément comment cela se passait. Une démonstration en quelque chose, mais dont nous voyons bien qu'elle est véritablement sans commune mesure avec ce qu'était la réalité.

Le film cependant n'en reste pas à faire entendre cette parole. Il va mettre en œuvre des actions. Des actions qu'il ne faut pas comprendre comme des reconstitutions – l'enfer ne se met pas en scène. Les anciens prisonniers de Tadmor « jouent » Tadmor. Ils le mettent en actes comme ils l'ont mis en mots. Ils incarnent Tadmor devant la caméra parce qu'ils l'ont vécu dans leur corps. Ils ne miment pas la douleur, la souffrance, ils la rendent présente aux yeux du spectateur, par la seule présence de leur corps se courbant sous les coups et les insultes des gardiens. Ces séquences sont bien évidemment chargées de très fortes émotions. Mais elles ne cherchent pas à apitoyer. Ni non plus d'ailleurs à faire se révolter le spectateur. Mais elles nous disent avec la plus grande force que la liberté est un bien inaliénable. Quelles que soient la folie et la cruauté des hommes, il faut croire qu'elle finit toujours par triompher.

Tadmor a été diffusé en compétition documentaires au Festival International du Film d'Histoire de Pessac, novembre 2016.